

Rien que la vie

Du même auteur

Les Lunes de Jupiter

Albin Michel, 1989

Points n° 3021

Amie de ma jeunesse

Albin Michel, 1992

Points n° 3212

Secrets de polichinelle

Rivages, 1995

Points n° 2874

L'Amour d'une honnête femme

Rivages, 2001

Points n° 2873

La Danse des ombres heureuses

Rivages, 2002

Un peu, beaucoup, pas du tout

Rivages, 2004

Loin d'elle

Rivages, 2007

Fugitives

Éditions de l'Olivier, 2008

Points n° 2205

Du côté de Castle Rock

Éditions de l'Olivier, 2009

Points n° 2441

Trop de bonheur

Éditions de l'Olivier, 2013

Points n° 3286

ALICE MUNRO

Rien que la vie

*traduit de l'anglais (Canada)
par Jacqueline Huet et Jean-Pierre Carasso*

ÉDITIONS DE L'OLIVIER

L'édition originale de cet ouvrage
a paru chez Knopf en 2012,
sous le titre : *Dear Life*.

ISBN 978.2.8236.0239.5

© Alice Munro, 2012.

© Éditions de l'Olivier
pour l'édition en langue française, 2014.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Jusqu'au Japon

Une fois que Peter eut apporté la valise dans le train, il n'eut, aurait-on dit, rien de plus pressé que de débarrasser le plancher. Mais pas de s'en aller. Il lui expliqua que c'était parce qu'il craignait vaguement de se faire surprendre par le départ du train. Sur le quai, la tête levée vers leur fenêtre, il faisait des signes de la main. Sourires, gestes du bras. Son sourire pour Katy était épanoui, ensoleillé, dépourvu du moindre doute, comme s'il était convaincu qu'elle continuerait d'être une merveille pour lui – et lui pour elle – à jamais. Le sourire pour sa femme semblait plein d'espoir et de confiance, avec une espèce d'aura de détermination. Quelque chose qu'il n'était pas facile d'exprimer avec des mots et qui d'ailleurs ne le serait peut-être jamais. Si Greta avait évoqué ce genre de choses il aurait dit : Sois pas bête. Et elle lui aurait donné raison, dans l'idée qu'il n'était pas naturel pour des gens qui se voyaient tous les jours, constamment, d'avoir à s'expliquer quoi que ce soit.

Quand Peter était bébé, il avait traversé dans les bras de sa mère des montagnes dont Greta ne cessait d'oublier le nom, afin de sortir de la Tchécoslovaquie soviétique pour passer en Europe de l'Ouest. Il y avait d'autres gens avec eux bien sûr. Le père de Peter avait eu l'intention de partir en même temps mais avait été envoyé dans un sanatorium juste avant la date prévue pour le départ secret. Il les suivrait dès qu'il le pourrait, mais il mourut avant.

« J'ai lu des histoires de ce genre-là », dit Greta quand Peter lui en parla pour la première fois. Elle expliqua que dans ces récits le bébé se mettait à pleurer et qu'il fallait immanquablement l'étouffer ou

l'étrangler afin d'éviter que le bruit mette en danger tout le groupe de clandestins.

Peter dit qu'il n'avait jamais entendu une telle histoire et refusa de dire ce que sa mère aurait fait en pareille circonstance.

Ce qu'elle fit, en revanche, c'est qu'elle alla en Colombie-Britannique où elle améliora son anglais et trouva un emploi de professeur dans un lycée où elle enseignait ce que l'on appelait alors la pratique des affaires. Elle avait élevé seule son fils et l'avait envoyé à l'université, et à présent il était ingénieur. Quand elle venait en visite dans leur appartement et, par la suite, dans leur maison, elle restait toujours assise au salon, ne mettant jamais le pied à la cuisine à moins que Greta ne l'y invite. Elle était ainsi. Elle poussait l'art de ne rien remarquer jusqu'à l'extrême. Ne pas remarquer, ne pas s'ingérer, ne pas suggérer, alors que, dans tous les domaines des compétences ménagères et de l'art de tenir une maison, elle battait sa belle-fille à plate couture.

On ajoutera qu'elle s'était débarrassée de l'appartement dans lequel Peter avait grandi pour emménager dans un logement plus petit, sans chambre à coucher, avec tout juste assez de place pour un canapé convertible. Histoire que Peter ne puisse pas me dire : Je retourne chez ma mère ? avait taquiné Greta. Mais cela avait semblé l'interloquer. Les plaisanteries lui faisaient de la peine. Peut-être un problème de langue. Pourtant l'anglais était devenu sa langue usuelle à présent, et d'ailleurs la seule que Peter connaissait. Il avait appris la pratique des affaires – mais pas avec sa mère – quand Greta elle-même apprenait *Le Paradis perdu*. Elle évitait comme la peste tout ce qui pouvait être utile. Apparemment, il faisait le contraire.

Avec la vitre entre eux, et Katy qui ne permettait pas aux grands gestes d'adieu de ralentir un seul instant, ils se laissèrent aller à des mimiques d'une bonne volonté comique, voire carrément folle. Elle se dit qu'il était vraiment joli garçon et semblait n'en avoir aucune conscience. Il portait les cheveux en brosse, c'était la mode à l'époque – surtout quand on était ingénieur ou quoi que ce soit d'équivalent –

et sa peau au teint clair ne rougissait jamais comme sa peau à elle, n'était jamais marbrée par le soleil, mais s'ornait d'un hâle régulier en toute saison.

Ses opinions étaient assez semblables à son teint. Quand ils allaient au cinéma, il n'avait jamais envie de parler du film après la séance, il disait qu'il était bon, ou plutôt bon, ou pas mal. Il ne voyait pas l'intérêt d'aller plus loin. Il regardait la télévision, il lisait un livre un peu de la même façon. Il était plein de tolérance pour ces choses. Les gens qui les concevaient faisaient probablement de leur mieux. Au début, Greta discutait, elle s'emportait et demandait s'il aurait dit la même chose d'un pont. Les gens qui l'avaient construit avaient fait de leur mieux mais, ce mieux n'étant pas suffisant, le pont s'était écroulé.

Plutôt que de discuter, il se contentait de rire.

Ce n'était pas la même chose, disait-il.

Ah non ?

Non.

Greta aurait dû se rendre compte que cette attitude – détachée, indulgente – était pain bénit pour elle, parce qu'elle était poète, et qu'il y avait des choses dans ses poèmes qui n'étaient nullement joyeuses ou faciles à expliquer.

(La mère de Peter et les gens avec lesquels il travaillait – du moins ceux qui étaient au courant – disaient encore poétesse. À lui elle avait appris à ne pas le faire. Elle n'avait pas eu à l'apprendre à d'autres. Les membres de sa famille qu'elle avait laissés derrière elle dans sa vie, et les gens qu'elle connaissait à présent dans son rôle de ménagère et de mère n'avaient pas eu à apprendre parce qu'ils ne savaient rien de cette particularité.)

Il deviendrait difficile d'expliquer, plus tard dans sa vie, ce qui au juste était acceptable à l'époque et ce qui ne l'était pas. On pourrait dire, eh bien, que le féminisme ne l'était pas. Mais alors il faudrait expliquer que le mot féminisme ne faisait pas partie du vocabulaire des gens. Après quoi on s'enfermerait inmanquablement en disant que le fait d'avoir une quelconque idée sérieuse, pour ne rien dire

d'une quelconque ambition, ou peut-être même que le simple fait de lire un vrai livre risquaient d'être considérés comme suspects, comme n'étant pas étrangers à la pneumonie qu'avait attrapée votre enfant, et qu'une remarque politique lors d'une fête entre collègues de bureau aurait pu coûter sa promotion à votre mari. Et ce quelle qu'en soit la couleur politique. Ce qui ne passait pas, c'était qu'une femme ose l'ouvrir.

Sur ce, les interlocuteurs éclateraient de rire en disant : Oh, vous plaisantez ! Et on devrait répondre : Ma foi, pas tant que ça. Puis elle ajouterait : Je dois dire toutefois que si l'on faisait de la poésie, c'était un peu moins risqué d'être une femme qu'un homme. C'était là que le mot poétesse devenait bien pratique, comme un voile de sucre filé. Tels n'étaient pas les sentiments de Peter, disait-elle, mais il faut se rappeler qu'il était né en Europe. Il aurait d'ailleurs compris le sentiment que ses collègues de travail étaient censés éprouver à propos de ces choses.

Cet été-là, Peter devait passer un mois, et peut-être plus, à diriger des travaux à Lund, loin au nord, et, de fait, aussi loin au nord qu'on pouvait aller sans quitter le continent. Il n'y avait pas de logement possible pour Katy et Greta.

Mais Greta était restée en contact avec une jeune femme qui avait été sa collègue à la bibliothèque de Vancouver et qui, mariée à présent, vivait à Toronto. Son mari et elle allaient passer un mois en Europe pendant l'été – il était prof – et elle avait écrit à Greta pour demander si cette dernière et sa famille accepteraient de leur rendre un service – elle était très polie – en s'installant dans leur maison de Toronto pendant une partie de leur absence, afin d'éviter qu'elle reste vide. Greta avait répondu en évoquant le travail de Peter mais en acceptant l'offre pour elle-même et Katy.

C'était la cause de cet échange de grands gestes d'adieu entre le quai et le train, entre le train et le quai.

Il existait alors à Toronto un magazine à la parution irrégulière, intitulé *The Echo Answers*. Greta était tombée dessus à la bibliothèque et avait envoyé des poèmes à la rédaction. Deux d'entre eux avaient été publiés, si bien que, lors d'une visite du rédacteur en chef à Vancouver, l'automne précédent, elle avait été invitée à une réception, avec d'autres auteurs, afin de le rencontrer. La réception avait lieu chez un auteur dont, semblait-il, le nom lui était familier depuis toujours. Elle avait lieu en fin d'après-midi, quand Peter était encore au travail, de sorte qu'elle avait appelé une baby-sitter et pris l'autobus du nord de Vancouver pour franchir le Lions Gate Bridge et traverser Stanley Park. Après quoi elle avait dû attendre devant La Baie d'Hudson un autre autobus pour un long trajet jusqu'au campus de l'université où l'auteur habitait. Descendue au terminus de la ligne, elle avait trouvé la rue et la longéait en examinant le numéro des maisons. Elle portait des chaussures à talons qui la ralentissaient considérablement. Ainsi que sa robe noire la plus élégante, fermeture à glissière dans le dos, ajustée à la taille et toujours un peu trop serrée sur les hanches. Cela lui donnait une allure assez ridicule, songeait-elle en longéant d'une démarche à peine chancelante les rues sinueuses dépourvues de trottoirs, où elle était la seule passante en cette fin d'après-midi. Maisons modernes, baies vitrées, comme dans toutes les banlieues résidentielles, pas du tout le genre de quartier auquel elle s'était attendue. Elle commençait à se demander si elle s'était trompée en notant le nom de la rue, et n'en aurait d'ailleurs pas été malheureuse. Elle pourrait ainsi retourner à l'arrêt du bus où il y avait un banc. Elle pourrait ôter ses chaussures et s'installer pour le long trajet solitaire jusque chez elle.

Mais quand elle vit les voitures garées, puis le numéro, il était trop tard pour faire demi-tour. Du bruit s'échappait par la porte close et elle dut sonner à deux reprises.

Elle fut accueillie par une femme qui semblait s'être attendue à voir quelqu'un d'autre. Et accueillie n'est pas le mot – la femme ouvrit la porte et Greta dit que ce devait être là qu'avait lieu la réception.

« D'après vous ? » dit la femme, en s'appuyant contre le chambranle. Le chemin était donc barré jusqu'à ce qu'elle – Greta – dise : « Je peux entrer ? » À la suite de quoi il y eut un mouvement qui sembla causer une douleur considérable. Elle ne demanda pas à Greta de la suivre mais Greta ne l'en suivit pas moins.

Personne ne lui adressa la parole, personne ne la remarqua, mais au bout d'un temps assez court une adolescente lui présenta un plateau sur lequel il y avait des verres de ce qui semblait être une limonade rose. Greta en prit un et le vida d'un trait assoiffé, puis elle en prit un autre. Elle remercia la jeune fille et tenta d'entamer une conversation à propos de la longue marche et de la chaleur mais cela n'éveilla pas le moindre intérêt chez la fille qui tourna les talons pour continuer à s'acquitter de sa tâche.

Greta se remit à circuler. Elle souriait sans arrêt. Personne ne semblait la reconnaître ou éprouver le moindre plaisir à la voir, et pourquoi en aurait-il été autrement ? Les yeux des gens lui glissaient dessus et chacun retournait à sa conversation. Les gens riaient. Tout le monde en dehors de Greta était pourvu d'amis, de plaisanteries, de demi-secrets, tout le monde semblait avoir trouvé quelqu'un pour l'accueillir. À l'exception des adolescents qui passaient et repassaient, offrant d'un air morne leur boisson rose.

Elle ne renonça pourtant pas. La boisson l'aidait et elle résolut d'en prendre encore un verre dès que le plateau reviendrait vers elle. Elle était à la recherche d'un cercle présentant un espace vide dans lequel elle pourrait s'insérer pour participer à la conversation. Elle crut en avoir trouvé un quand elle entendit mentionner des titres de films. De films européens, du genre de ceux qu'on commençait à projeter à Vancouver à l'époque. Elle entendit le titre d'un film qu'elle et Peter étaient allés voir, *Les Quatre Cents Coups*. « Ah, celui-là je l'ai vu. » Elle l'avait dit d'une voix forte et pleine d'enthousiasme, toutes la regardèrent et l'une d'entre elles, une espèce de porte-parole à l'évidence, lança : « Non, vraiment ? »

Greta était ivre, bien sûr. Pimm's N° 1 et jus de pamplemousse

rose avalés à la hâte. Elle ne prit pas à cœur cette moquerie méprisante comme elle aurait pu le faire dans son état normal. Elle se contenta de passer son chemin, consciente d'avoir vaguement perdu le nord mais commençant à éprouver le sentiment qu'il régnait dans la pièce une atmosphère insouciante de permissivité et que peu importait qu'elle ne se fasse pas d'amis, rien ne l'empêchait de continuer de se promener entre des gens au sujet desquels elle pouvait former son propre jugement.

Entre deux portes s'était assemblé un petit groupe de personnes importantes. Elle vit parmi elles leur hôte, cet écrivain dont le nom et le visage lui étaient connus depuis si longtemps. Il parlait très fort et avec véhémence et on aurait dit qu'il était dangereux de les approcher, lui et deux autres hommes, qui semblaient plus disposés à lancer des injures que des regards. C'étaient leurs épouses, ainsi qu'elle crut le constater peu à peu, qui formaient le cercle dans lequel elle avait tenté de faire irruption.

La femme qui était venue lui ouvrir la porte n'appartenait à aucun des deux groupes, étant écrivaine elle-même. Greta la vit se retourner quand on prononça son nom. Elle le reconnut pour celui d'une des contributrices au magazine dans lequel elle avait été publiée. En s'appuyant là-dessus, n'eût-il pas été possible d'aller la trouver pour se présenter ? Elle était son égale, malgré la froideur manifestée à la porte.

Mais la femme avait à présent appuyé la tête sur l'épaule de l'homme qui l'avait appelée et ils n'auraient pas apprécié d'être interrompus.

Cette réflexion convainquit Greta de s'asseoir, et comme il n'y avait pas de sièges, elle s'assit sur le sol. Il lui vint une pensée. Elle pensa que dans les fêtes d'ingénieurs où elle allait avec Peter, l'atmosphère était agréable alors que les conversations étaient ennuyeuses. C'était parce que l'importance de tous les participants était établie et fixe, du moins pendant la durée de la soirée. Tandis qu'ici personne n'était en sécurité. On pouvait juger les gens dans

leur dos, même les plus connus d'entre eux, ceux qui étaient déjà publiés. Il suffisait d'avoir l'air malin ou culotté pour l'emporter, qui qu'on puisse être.

Et ici, elle avait désespérément attendu que quelqu'un, n'importe qui, veuille bien lui lancer comme un os à un chien n'importe quelle amorce de conversation.

Quand elle eut mis au point sa théorie du caractère désagréable de la soirée, elle en éprouva du soulagement et ne se soucia plus guère que quiconque lui parle ou pas. Elle ôta ses chaussures et le soulagement redoubla. Adossée à un mur, elle étendit les jambes en travers d'un des itinéraires les moins empruntés par les invités. Ne voulant pas risquer de renverser son verre sur la moquette, elle se hâta de le vider.

Un homme vint se pencher sur elle. Il l'interrogea. Il voulait savoir comment elle était arrivée là.

Elle plaignait ses pauvres pieds à l'étroit dans les chaussures qu'il n'avait pas ôtées. Elle plaignait quiconque devait se tenir debout¹.

Elle dit qu'elle était invitée.

« Oui. Mais vous êtes venue en voiture ?

– À pied. » Comme cette réponse était manifestement insuffisante, au bout d'un moment elle s'efforça de la compléter.

« Je suis venue en bus, et après j'ai marché. »

Un des membres du cercle des personnalités se tenait à présent derrière l'homme aux chaussures. Il dit : « Excellente idée. » À croire qu'il semblait décidé à lui adresser la parole.

Le premier n'apprécia guère cette intervention. Il avait récupéré les chaussures de Greta mais elle les refusa, expliquant qu'elles lui faisaient trop mal.

« Prenez-les à la main. Sans quoi, je le ferai. Pouvez-vous vous lever ? »

1. Au Canada il est fréquent (mais pas toujours obligatoire) qu'on se déchausse à l'entrée des appartements. (*Toutes les notes sont des traducteurs.*)

Elle chercha des yeux le plus important des deux hommes afin qu'il l'aide à se lever mais il n'était plus là. Elle se rappela alors ce qu'il avait écrit. Une pièce sur les Doukhobors¹ qui avait fait beaucoup de bruit. Parce que les Doukhobors devaient être nus. Ce n'étaient évidemment pas de vrais Doukhobors, mais des acteurs. Et on avait fini par leur interdire de se produire nus.

Elle tenta d'expliquer cela à celui qui l'aidait à se relever mais il ne dissimula pas son absence d'intérêt. Elle lui demanda ce qu'il écrivait. Il répondit qu'il n'était pas écrivain mais journaliste. Il était en visite avec son fils et sa fille, petits-enfants du maître de maison. C'étaient eux – les enfants – qui avaient servi à boire.

« Redoutable, dit-il, parlant de la boisson. Criminelle. »

Ils se retrouvèrent dehors. Elle foulait l'herbe avec ses bas, évita de peu une flaque.

« Il y a quelqu'un qui a vomi là, fit-elle remarquer à son cavalier.

– C'est le moins qu'on puisse dire », commenta-t-il avant de l'installer dans une voiture. L'air du dehors avait altéré son humeur, le trouble de sa griserie avait fait place à un état proche de la gêne, voire de la honte.

« Le nord de Vancouver », dit-il. C'était elle qui avait dû le lui dire. « Alors ? On y va. Lions Gate. »

Pourvu qu'il ne lui demande pas ce qu'elle faisait à cette réception. Si elle devait dire qu'elle était poète, son état présent, le fait qu'elle avait trop bu, ne manquerait pas d'être jugé tristement caractéristique. Il ne faisait pas nuit, mais c'était le soir. Ils roulaient apparemment dans la bonne direction, longeant l'eau puis franchissant un pont. Le pont de Burrard Street. Puis de nouveau dans la circulation, elle ne cessait d'ouvrir les yeux sur des arbres qui défilaient, puis de les refermer malgré elle. Elle sut quand la voiture s'arrêta qu'il était trop tôt pour qu'ils soient parvenus à destination. C'est-à-dire chez elle.

1. Secte chrétienne iconoclaste d'origine russe, implantée notamment au Canada à partir du début du XX^e siècle.

De grands arbres feuillus les dominaient. On n'apercevait aucune étoile. Mais il y en avait quelques-unes qui brillaient au-dessus de l'eau, entre l'endroit (mais lequel ?) où ils se trouvaient et les lumières de la ville.

« Ça mérite réflexion », dit-il.

Cette phrase la transporta.

« Réflexion.

– Comment allez-vous entrer chez vous, par exemple. Serez-vous capable de dignité ? Mais n'en faites pas trop. De nonchalance ? Je présume que vous avez un mari.

– Il faudra d'abord que je vous remercie de m'avoir raccompagnée, dit-elle. Vous allez donc m'apprendre votre nom. »

Il dit qu'il l'avait déjà fait. Peut-être deux fois. Mais va pour une fois de plus. Harris Bennett. Bennett. Il était le gendre du couple qui donnait la réception. C'étaient ses enfants qui avaient servi à boire. Il était venu avec eux en visite de Toronto. Savait-elle ce qu'elle voulait savoir ?

« Ont-ils une mère ?

– Certes. Mais elle est à l'hôpital.

– J'en suis navrée.

– Mais non. C'est un hôpital tout à fait agréable. On y traite les problèmes mentaux. On pourrait dire émotionnels. »

Elle s'empressa de lui apprendre que son mari s'appelait Peter, qu'il était ingénieur et qu'ils avaient une fille qui s'appelait Katy.

« Voilà qui est tout à fait sympathique », répondit-il en enclenchant la marche arrière.

En franchissant Lions Gate Bridge, il dit : « Pardon si vous m'avez trouvé désagréable tout à l'heure. Je me demandais si j'allais ou non vous embrasser et j'ai décidé que non. »

Elle crut qu'il disait qu'il y avait en elle quelque chose qui ne la rendait pas digne d'être embrassée. Elle reçut cette mortification comme une gifle qui la dégrisa sur-le-champ.

« Quand nous aurons franchi le pont, faudra-t-il tourner à droite

dans Marine Drive ? poursuivit-il. Je compte sur vous pour me le dire. »

Au long de l'automne et de l'hiver et du printemps qui suivirent, il n'y eut presque pas de jour où elle ne pensa pas à lui. C'était comme avoir le même rêve toujours parfaitement identique à la minute où l'on s'endormait. À la renverse sur le canapé, la tête appuyée sur le coussin, elle songeait qu'elle était entre ses bras. On aurait eu tendance à croire qu'elle ne se rappellerait pas son visage, mais il surgissait en détail, visage ridé et semblant assez fatigué, d'un homme d'intérieur, plutôt sarcastique. Et son corps n'était pas absent non plus, il présentait une usure raisonnable qui ne l'empêchait pas d'être apte et fonctionnel, et éminemment désirable.

Elle se consumait de manque, en sanglotait presque. Tout ce déploiement imaginaire disparaissait pourtant, se mettait en hibernation quand Peter rentrait à la maison. Les affections quotidiennes surgissaient alors au premier plan, avec une constance sans faille.

De fait, la rêverie ressemblait beaucoup au climat de Vancouver – une espèce d'aspiration lugubre, une tristesse pluvieuse et rêveuse, un poids en mouvement dans la région du cœur.

Et ce refus du baiser qui aurait pu passer pour une attaque peu galante ?

Elle s'interdisait simplement d'y penser. L'avait oublié entièrement.

Et sa poésie ? Pas une ligne, pas un mot. Pas trace du fait qu'elle ait un jour compté pour elle.

Et bien sûr, elle faisait place à ces épisodes surtout pendant les siestes de Katy. Parfois elle prononçait son nom à haute voix, optant pour l'idiotie. Qui était suivie d'un épisode de honte brûlante au cours duquel elle se méprisait. Oui, l'idiotie. Idiote.

Puis elle reçut comme une décharge électrique la possibilité puis la certitude de ce chantier à Lund, l'offre de la maison de Toronto. Une embellie manifeste dans le climat, un accès d'audace.

Elle se retrouva occupée à écrire une lettre. Elle ne commençait par rien de classique. Pas de Cher Harris. Pas de Vous vous souvenez de moi.

*Écrire cette lettre c'est comme mettre un message dans une bouteille –
Dans l'espoir
Qu'elle puisse aller jusqu'au Japon.*

Ce qu'elle avait écrit de plus proche d'un poème depuis un bout de temps.

Elle n'avait pas la moindre idée de son adresse. Elle poussa l'audace et la sottise jusqu'à téléphoner aux gens qui avaient donné cette réception. Mais quand la femme répondit, elle eut, quant à elle, la bouche sèche et comme aussi vaste qu'une toundra et elle dut raccrocher. Elle emmena alors Katy dans sa poussette jusqu'à la bibliothèque publique où elle trouva l'annuaire téléphonique de Toronto. Il y avait des tas de Bennett mais pas un seul Harris ni même un H. Bennett.

Elle eut alors, non sans que cela lui cause un choc, l'idée de chercher dans les rubriques nécrologiques. Ce fut plus fort qu'elle. Elle attendit que celui qui avait demandé l'exemplaire de la bibliothèque eût fini la lecture du journal. Elle ne voyait pas le journal de Toronto d'ordinaire parce qu'il fallait aller de l'autre côté du pont pour l'acheter, et que Peter rapportait toujours le *Vancouver Sun* à la maison. Feuilletant le journal elle finit par tomber sur le nom de Bennett au-dessus d'un article. Donc il n'était pas mort. Responsable d'une rubrique dans le journal. Il n'avait naturellement pas envie d'être dérangé par des gens qui lui téléphoneraient et l'appelleraient par son nom, chez lui.

Sa rubrique traitait de politique. Ce qu'il écrivait semblait intelligent mais n'éveillait pas en elle le moindre intérêt.

Ce fut là qu'elle lui envoya sa lettre : au journal. Elle ne pouvait pas être sûre qu'il ouvrait lui-même son courrier et jugea impru-

dent d'écrire « Personnel » sur l'enveloppe. Elle ne mentionna donc que le jour de son arrivée et l'heure du train après les trois lignes à propos de la bouteille. Pas de nom. Elle se dit que la personne qui ouvrirait l'enveloppe penserait qu'il s'agissait d'un parent âgé adepte de tournures de phrases fantaisistes. Rien qui soit de nature à l'impliquer lui, même à supposer qu'on fasse suivre à son domicile un courrier aussi bizarre et que sa femme l'ouvre, étant elle-même sortie de l'hôpital.

Katy n'avait manifestement pas compris que Peter se tenait à l'extérieur sur le quai parce qu'il ne ferait pas le voyage avec elles. Quand le train se mit en mouvement et pas lui et que, accélérant, il le laissa sur place, elle prit terriblement mal cette désertion. Mais elle se calma au bout de quelque temps, disant à Greta qu'il serait là le lendemain matin.

Quand ce moment arriva, Greta l'accueillit avec appréhension mais Katy ne fit aucune allusion à cette absence. Greta lui demanda si elle avait faim, elle répondit par l'affirmative puis entreprit d'expliquer à sa mère – comme Greta le lui avait expliqué avant même de prendre place dans le train – qu'il allait leur falloir enlever leurs pyjamas et s'enquérir du petit déjeuner dans un autre endroit du train.

« Qu'est-ce que tu veux pour ton petit déjeuner ?

– Du rat crispé » – elle appelait ainsi les Rice Krispies.

« Je vais demander s'il y en a. »

Il y en avait.

« Et maintenant, on va chercher papa ? »

Il y avait une aire de jeux pour les enfants mais elle était assez exigüe. Un petit garçon et une petite fille – frère et sœur à en juger par leurs combinaisons à queue de lapin assorties – occupaient les lieux. Leur jeu consistait à faire rouler à toute vitesse des petites voitures les unes contre les autres en s'évitant au dernier moment. BANG BING BANG.

« Elle, c'est Katy, dit Greta. Je suis sa maman. Vous vous appelez comment ? »

Les collisions se firent plus véhémentes mais ils ne levèrent pas les yeux.

« Mon papa est pas là », annonça Katy.

Greta décida que mieux vaudrait retourner chercher le *Winnie l'Ourson* de Katy pour l'emporter dans le wagon panoramique et le lire. Elles ne risquaient guère de déranger qui que ce soit parce que le petit déjeuner n'était pas fini et qu'on n'avait pas encore atteint les montagnes qui offraient un spectacle saisissant.

L'ennui c'est qu'une fois terminée la lecture des aventures de Jean-Christophe, Katy voulut la recommencer aussitôt. Pendant cette première lecture elle s'était tue mais voilà qu'elle se mit à répéter chaque fin de phrase d'une voix claironnante. La fois suivante, elle psalmodia tous les mots en écho sans toutefois consentir à essayer de lire elle-même. Greta imaginait sans mal que cela dérangerait les gens quand le wagon panoramique serait rempli. Les enfants de l'âge de Katy s'accommodent bien de la monotonie. De fait ils la recherchent, s'y plongent, enroulant les mots familiers autour de leur langue comme s'il s'agissait d'un bonbon qui durerait toujours.

Un jeune homme et une jeune femme montèrent les marches et vinrent s'asseoir de l'autre côté du couloir, dans la même rangée que Greta et Katy. Ils les saluèrent d'un bonjour joyeux que Greta leur rendit. Katy sembla plutôt réprouver l'attention qu'elle leur accordait et continua quant à elle de déclamer doucement, les yeux rivés sur le livre.

Alors, de l'autre côté du couloir, leur parvint la voix du jeune homme, presque aussi peu audible que celle de Katy :

*C'est la relève de la garde à Buckingham Palace –
D'y aller avec Jean-Christophe, jamais Alice ne se lasse*

Réalisation : Nord Compo à Villeneuve-d'Ascq
Impression : Firmin Didot à Mesnil-sur-l'Estrée
Dépôt légal : octobre 2014. N° 238 (XXXXXX)
Imprimé en France